

# La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

## *C'est ça la France !*

Le froid soleil de décembre inondait la pièce. Césarine cligna des yeux avant de s'accoutumer à cette lumière crue qui se reflétait sur les murs blancs. Elle essaya de se concentrer pour se souvenir de l'endroit où elle se trouvait, il serait toujours temps après de se réveiller tout à fait. Mais elle avait beau fouiller sa mémoire, elle ne revoyait que cette ribambelle de gamins qui s'affairaient dans le camion autour de l'autogire.

En fait de pièce, elle avait l'impression de se trouver dans une boîte, aux murs lisses et droits et aux arrêtes vives. Le plafond était orné d'un grand portrait en noir et rouge qui lui rappelait un peu les photographies trop contrastées qu'elle développait dans le labo de l'instituteur. Cela représentait un personnage souriant mais déterminé coiffé d'un large béret orné d'une étoile unique.

Une main ferme avait tracé une phrase qui s'enroulait autour du visage et qu'elle mit quelques instants à déchiffrer : « Soyons réalistes, demandons l'impossible ! ». Césarine sourit et réalisa du même coup qu'elle était en état de veille totale. Cette affirmation paradoxale lui rappelait trop les éternelles plaisanteries de son père.

Les murs pour leur part étaient recouverts sur toute leur surface de graffitis au trait noir qui semblaient raconter une histoire, mais elle ne comprenait pas bien par où elle devait commencer. Elle tourna les yeux du côté d'où venait la lumière. Une grande vitre recouvrait toute la paroi et dévoilait une magnifique vue sur Paris.

Elle récapitula. Paris, la Tour Eiffel, le soleil, fin décembre... Paris, c'est plus au nord... Il devait pas être loin de neuf heures... et la maison dans laquelle elle se trouvait devait de situer sur un des coteaux au nord-ouest de la capitale. Elle avait dû faire le tour du cadran.

Elle décida de se lever et se retourna quand elle réalisa qu'elle n'était pas seule dans la pièce. La fille se tenait debout dans l'embrasement de la

porte et ne semblait pas pressée de voir évoluer la situation. Elle devait avoir sensiblement son âge et Césarine décréta sur le champ qu'elle était TRES belle. Les deux adolescentes s'évaluèrent longtemps en silence ; Césarine encore sanglée dans sa combinaison de toile enduite paraissait encore plus petite, allongée sur le grand lit. L'autre, avec sa longue chevelure rousse qui tombait dans son dos, sa robe tissée de couleurs vives fendue sur des jambes fines semblait n'en plus finir dans ses ondulations.

Flap-Flap s'assit enfin au bord du lit mais ne sut pas que faire de plus.

- Je m'appelle Rosa... Rosa Luxembourg, je suis ton contact...

Immédiatement, Césarine fut sur la défensive. Les phrases de reconnaissance n'étaient pas conformes. Fabien avait été formel. Consciente d'enfreindre les consignes, elle tenta une ouverture. Il fallait bien en sortir.

- Vous ne m'offrez pas d'eau ?

- De toutes façons, t'as horreur de la grenadine et puis la paille, tu peux te la mettre au cul !

Césarine ne parvenait plus à articuler un son. Les deux filles se dévisagèrent encore un instant puis elles éclatèrent de rire ensemble et se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre. Au contact de ce long corps souple et chaud, Flap-Flap se sentit envahie d'une douce torpeur qu'elle ne connaissait pas. Elle leva les yeux vers son hôtesse qui déposa sur ses lèvres un léger baiser.

Rosa ouvrit la porte et s'engagea dans le couloir, Césarine lui emboîta le pas en ouvrant de grands yeux sur ce qui l'entourait. Il semblait qu'il y eut des portes partout et que ce couloir n'en finisse pas.

- Tu veux prendre une douche ou tu préfères un bain ?

Césarine faillit s'étrangler. Elle s'imaginait bien en plein hiver descendre à la rivière ! Elle s'engagea dans la salle d'eau que Rosa venait de lui ouvrir. L'eau chaude en pluie sur son corps la ravissait toujours. Elle ne prêta pas de ce fait attention au regard insistant de sa compagne qui ne perdait rien des mouvements de son corps. Après s'être séchée dans la serviette qu'on lui tendait, Flap-Flap chercha des yeux ses vêtements.

Rosa l'affranchit immédiatement :

- Tiens, tu mets ça, c'est plus discret.

Césarine regarda la robe d'un air incrédule.

- Mais c'est des vêtements de fille !

Ce fut au tour de Rosa de rester interdite. Elle attendit patiemment que sa protégée en ait terminé avec le miroir pour lui affirmer que cette tenue lui convenait parfaitement. Bien sûr des formes plus généreuses en auraient mieux rempli l'étoffe, mais c'était en l'état déjà fort seyant.

Elle parcoururent en silence une multitude de couloir et Césarine qui n'en aurait pas dit un mot, de crainte qu'il puisse être pris pour un signe de convivialité, commençait à trouver que cette maison manquait singulièrement de fenêtres.

Ce fut encore une bande d'enfants qui l'accueillit dans la grande pièce dans laquelle elles venaient de déboucher. La petite républicaine se demandait un peu s'il existait des adultes dans ce pays. Elle se demandait en fait surtout ce qu'elle faisait là et ce que tout cela signifiait.

- Il te faut une plaque et des papiers, lui expliqua Rosa. Mirabeau va t'arranger ça.

Mirabeau ne devait guère avoir plus de douze ou treize ans, mais il devait friser les quatre-vingt kilos bien qu'il ne fut pas plus grand que Flap-Flap. Vu l'épaisseur de ses verres, privé de ses lunettes, il ne devait pas trop souffrir face aux miroirs. Il lui fallait paraît-il un tas d'informations pour établir les fameux cartons.

- Nom ?
- Césarine...
- Ton nom, pas ton prénom ! Celui de ta famille !

Flap-Flap perdait pied.

- Je ne sais pas... Césarine, on m'a toujours appelée Césarine... ou Flap-Flap.

Un grand silence s'établit dans la pièce. Ça démarrait plutôt mal. Rosa vint à leur secours.

- Césarine DE SENECHAS, ça ira tout à fait bien.
- Flap-Flap lui en fut reconnaissante et la trouva encore plus belle.
- Sexe, date de naissance, c'est bon, je sais... adresse ... 18, rue Montesquieu à Clichy..., Mirabeau jubilait, ... O.R. ?
- Eau-air ?
- Ouais, option religieuse...

- ....

Agacée de tant d'incompréhension, Rosa crut bon de donner quelques explications.

- C'est depuis la République... bien sûr, ce n'est pas obligatoire d'avoir une religion, mais sur chaque imprimé, à chaque contrôle, la question t'est posée, et il n'est pas autorisé de laisser la case en blanc....
- Tu peux choisir une religion monothéiste, c'est le mieux pour passer inaperçue, mais si tu ne connais pas trop les habitudes, peut-être vaut-il mieux prendre un truc animiste, les bourres ne savent jamais trop quoi faire avec.
- Mets lui « éolienne », oui, c'est ça, option éolienne, personne ne connaît, ça devrait passer.
- Eolienne ? Mirabeau était perplexe. C'est quoi, cette histoire ?
- Eole, le dieu du vent, avec ça, elle sait de quoi elle parle, et question rites, personne n'ira lui chercher des poux sur la tête.

Césarine ne suivait plus. Quelque chose avait dû se passer qu'elle n'avait pas perçu. Elle avait beau savoir que la rencontre aurait lieu le lendemain, elle ne comprenait toujours pas ce qui se passait. Elle se retrouva à déambuler dans les rues aux côtés de Rosa sans même se rendre compte qu'elle était sortie.

Les rues. Ah ! les rues ! C'était donc ça, vu du sol. Le flot ininterrompu des voitures, les gosses déguenillés qui courent partout, les épaves avinées qui ne semblent même plus avoir d'âge. Les vitrines insolentes qui protègent des richesses éblouissantes. Et les passants indifférents. C'était donc vrai !

Enfin sortie du carcan des murs, elle respirait. Elle essayait de comprendre ce qui l'entourait, mais tout lui paraissait si rapide et si étriqué. Elle abreuvait son amie d'une foule de questions mais les réponses ne faisaient que complexifier le problème. Aussi ne fut-elle pas fâchée quand leurs pas les amenèrent dans une succession de ruelles désertes.

Surtout, ne dit rien et reste près de moi.

Flap-Flap, sans imaginer la nature du problème avait perçu à l'intonation l'importance du danger. Rien alentour ne semblait pourtant compromettre la tranquillité de l'instant.

Les hommes apparurent un par un, sortis de nulle part, à une dizaine de mètres de là. Vêtus de tenues colorées, mal coupées, plutôt sales, ils resserraient leur position autour d'elles. Césarine se retourna, leur retraite aussi était coupée. Rosa cependant ne semblait pas inquiète, juste un peu tendue. Le cercle se referma à quelques pas. Ils devaient être une douzaine, mais Flap-Flap n'arrivait pas à les visualiser tous en même temps.

- On est venu donner de la joie aux copains ?

L'homme qui s'avavançait en débouclant ostensiblement son ceinturon devait avoir une bonne vingtaine d'années, mais la barbe noire et fournie qui lui mangeait le visage ne permettait pas de se faire une opinion plus précise. Si les autres ne pipaient pas un mot, laissant supposer que c'était lui le chef, ils n'en était pas moins ricanants et attendaient visiblement leur tour.

- N'ayez pas peur, on fera pas de jalouse, y' en aura pour les deux.

Césarine ne parvenait pas à détacher son attention du tic nerveux qui révélsait l'œil de l'homme selon un rythme régulier. Cette anomalie la paniquait bien davantage que toute la bande qui les entourait. C'est le retour de l'œil dans l'axe du regard qui la ramena à la réalité. Rosa parlait d'une voix ferme et assurée.

- ...xembourg, je recrute pour la révolution.

L'effet fut immédiat et le rang des agresseurs se desserra de façon très nette. Le chef, se sentant soudainement isolé, marqua un temps d'arrêt que Rosa mit à profit pour frapper du pied, droit à la gorge. L'homme s'effondra sur place. Quand elle releva les yeux, les courageux reculaient prudemment.

- Y- en a un autre qui veut voir la couleur de ma culotte ?

Ce fut le signal de la débandade. Une véritable envolée de corbeaux. Césarine décidément ne comprenait rien à ce pays de fous.

- Mais pourquoi ? pourquoi ?...
- Pourquoi quoi ?
- Pourquoi tout ! Pourquoi, nous ont-ils agressées, pourquoi ont-ils été pris de panique ? Et l'histoire avec ta culotte... tu cherchais le pire ?
- Ma culotte ? pas grand risque, j'en porte jamais. Et ces types là, c'est pas le courage qui les étouffe. Savoir qu'en nous touchant ils auraient la Révolution sur le dos pour le reste de leur vie... Mais faut pas trop

traîner, pour baver, ils sont forts. On aura la police sur le dos d'ici peu.

De fait, de chaque bout de la ruelle montait le hurlement des sirènes et une poignée de véhicules bloqua les deux extrémités. Rosa saisit le poignet de la provinciale médusée et l'entraîna dans une entrée d'immeuble. Elle appela l'ascenseur. Déjà, les souliers à clous résonnaient dans la rue. Rosa ouvrit la porte, composa le code du dix-septième étage et bouscula Césarine dans l'escalier de la cave pendant que le battant claquait. Les forces de l'ordre, qui entraient dans le bâtiment au moment où le vieil Otis démarrait, s'élançèrent en hurlant à l'assaut des étages.

Les deux filles reprenaient leur respiration. Après avoir parcouru une enfilade de caves et de couloirs, Rosa avait dégagé l'entrée d'une petite galerie, creusée en pleine terre sans étayage. La progression était devenue plus lente et la jeune révolutionnaire appliquait strictement les consignes en foudroyant la voûte tous les cent mètres.

- Et si... et si ça ne débouche pas, si c'est écroulé ?
- Pas de problème, maintenant que tu as une religion. Tu attends en priant Eole pour que les nôtres creusent plus vite que la police.

Moins de vingt minutes plus tard, Césarine dut s'enquérir de la façon de faire pour honorer son dieu si nouveau. Le plafond s'était effondré et la petite lampe de poche faiblissait. Plus question d'avancer ni de revenir en arrière. Les deux filles se regardèrent dans les yeux et ne purent retenir le fou rire qui les prenaient.

- C'est bien notre jour !

Enfin revenues au calme, elles avisèrent. Rosa se mit à fouiller le sol. Elle finit par trouver le câble qu'elle cherchait. Elle emprunta le Laguiole de Césarine pour le couper et en dénuder une extrémité. Puis elle entreprit d'envoyer un message avec la pile de la lampe.

S'il est pas coupé, dans une heure on est à table. Le temps qu'ils localisent la galerie et qu'ils testent la longueur du câble, sinon...

Elles devisaient ainsi depuis une vingtaine de minutes sur les mérites de leurs conditions respectives quand les premiers coups de pioche résonnèrent.

- Alors ?
- C'est bon signe, la police utilise des tarières mécaniques.

La voûte s'effondra à six pas d'elles et le ciel fit irruption dans leur petite communauté. Elle gravirent prudemment l'ébouli pendant que le mineur élargissait l'ouverture. Pas pour lui, la somme de travail aurait trop ralenti l'entreprise. Elle se hissèrent par l'ouverture jusque dans la camionnette dont le plancher avait été découpé.

L'homme était hilare. Cent trente kilos enveloppés dans une tenue très approximative, une barbe rousse en broussailles et les cheveux aussi rares que blonds qui descendaient sur les épaules lui donnaient une touche indéfinissable.

- Alors les filles on joue les spéléos ?
- Je te présente Archibald, un pote à ton grand-père.
- Arch..., ...

Césarine sentait l'émotion la submerger. Les mythes de son enfance prenaient vie sous ses yeux. Il lui fallut donner encore et encore des nouvelles de l'ancêtre, se charger de messages pour lui. Pas facile avec un interlocuteur qui ne laisse jamais le silence prendre le dessus. Rosa qui connaissait la musique attendait patiemment assise sur le plancher que le camion avale les distances.

Le milicien n'aurait pas dû se trouver là. Archi s'arrêta juste derrière la voiture noire et verte et attendit que l'autre arrive à sa hauteur. Il se pencha négligemment à la fenêtre en laissant pendre son bras le long de la carrosserie.

- T'as vraiment l'air malin avec ton habit de clown !

Archibald n'avait pas élevé la voix, si bien que le milicien se rapprocha pour lui demander de répéter. C'est en arrivant à hauteur de la vitre qu'il aperçut Rosa assise par terre. Il voulut en faire la remarque au conducteur puisque la règle exigeait que tous les passagers soient visibles et reconnaissable, sécurité de l'état oblige.

Il n'eut pas le temps de préciser sa pensée et concentra en vain son attention sur la seule chose vitale : respirer dans l'étau qui le compressait sur la porte du camion. De son bras libre, Archibald héla celui qui était resté au volant de la voiture.

- Je sais pas ce qu'il a, il a dû avoir un malaise pendant qu'il parlait, ... mais si je le lâche, il tombe.

L'homme se précipita pour soutenir son collègue. Archi le lui abandonna volontiers en lui cueillant le menton au passage. Il se servit de la tête de

l'un pour fracasser celle de l'autre. L'arrêt n'avait pas duré plus de deux minutes.

Archibald repris la conversation exactement où elle en était restée.

Le repas communautaire plut beaucoup à Césarine. Plus de cinquante convives réunis autour de longues tables sur tréteaux discutaient tranquillement autour de plats variés. De temps à autres, l'un d'entre eux se levait pour aller chercher la suite. Les générations et les sexes ne semblait pas créer de différences.

Ce fut pour elle l'occasion de s'informer sur les conditions de vie dans la mégapole parisienne. Rosa qui avait trouvé une place à quelque distance de là ne la lâchait pas des yeux.

- Mais la Révolution, c'est quoi au juste ?
- Quand la bombe a pété à Philadelphie, en décembre deux, ça a été la pagaille partout. On a bien cru que c'était la guerre. La troisième. Mondiale...

Mouna, de tous, semblait le plus âgé. Vêtu de haillons disparates, on aurait pu le prendre pour une de ces épaves qui jonchaient les rues et qui avaient si fortement impressionné Césarine. A la mort de son maître spirituel, un philosophe des rues de Paris mort à la fin du siècle dernier, il avait décidé de prendre sa succession en adoptant simultanément son nom et sa bicyclette. Depuis, il n'avait cessé de prêcher la paix auprès de la jeunesse.

...Et puis, partout dans le monde, partout, des voix se sont élevées, des villes se sont soulevées pour protester contre la barbarie. Les grands de ce monde se sont affolés, craignant de voir le pouvoir leur échapper ont resserré l'étau, mais trop tard. La vie semblait suivre son cours, mais l'engrenage action-répression était engagé. Petit à petit, la Révolution se structurait.

- Et c'est là que l'Ancêtre s'est fait arrêter ?
- Oui. Il l'ont d'abord manqué devant chez lui, en quatre, ou en cinq, je ne sais plus. Puis il s'est mis à prendre de plus en plus de risques, comme nous tous d'ailleurs, et il a fini par se faire arrêter et juger. Il avait décidé que la gendarmerie lui servirait de facteur ! Ta mère a bien dû t'en parler...
- Et pour...

- ...Et puis, on a crut un moment qu'il avait été récupéré. Sans Archibald, on l'aurait sûrement condamné, mais ces deux là, va-t-en savoir comment ils communiquent ! Quand ton grand-père s'est évadé, sans en parler à personne, Archi a trouvé le moyen de prendre de ses nouvelles moins d'une heure après son arrivée à Sénéchas. Et bien que l'un ait été en prison, l'autre sous avis de recherche permanent, on suppose qu'ils ont manigancé de loin les événements de la nuit du quinze août quinze. Bien sûr, pas moyen de leur tirer un mot là dessus !

Mouna était intarissable. Césarine, afin de n'être pas en reste se leva pour rapporter les desserts. Déjà de petits groupes quittaient la table et se dirigeaient vers la sortie. L'Office était à quinze heures.

- Et ton O.R. alors c'est quoi ?
- Tu crois vraiment que j'ai la tête à mettre les pieds dans un cultuaire ?

Mouna jubilait.

Ils ont bien essayé. Pendant trois ans, chaque semaine à l'heure de l'office, les gendarmes m'ont ramassé. Contrôle d'identité. Comme s'il ne savait pas qui je suis ! Pas de papiers, direction le poste pour soixante-douze heures. Ils ont arrêté quand ils se sont rendu compte que j'avais en prison un auditoire beaucoup plus large et nettement plus réceptif.

- Mais les papiers, ça n'a pas l'air si compliqué, Mirabeau m'en a même procuré !
- Ah, si t'acceptes de déclarer une O.R., pas de problème, mais dans ce cas, tu es tenue d'assister à l'office. Les politiques ne s'y sont pas trompés, ils ont bien compris que sans religion, l'homme n'est pas vraiment contrôlable. Et les femmes, alors...

Rosa tirait Césarine par la manche.

- Viens, il faut y aller, sinon, on sera en retard.

Chemin faisant, elle lui donnait les consignes.

- Ne t'inquiète pas, mais on va être séparées. Ils trient selon les O.R.
- Mais t'es quoi toi ?
- Option Saphique. Je serai au balcon droit, tu seras juste en face. En bas, c'est les Monos.

Elle fixèrent leur carte d'identité à leur boutonnière et se noyèrent dans une cohue de moutons bêlant qui débitaient des litanies de paroles

incompréhensibles. Flap-Flap eut un petit serrement de cœur en s'engageant dans le labyrinthe de sélection. A l'entrée de chaque couloir figurait les symboles de la religion correspondante. Il ne lui fallait pas manquer l'entrée des confessions naturelles.

Elle arriva enfin au milieu des rangées de chaises, et le prêtre se posta devant elle.

- Pénètre-toi du message d'Eole et soit humble devant la divinité.

Le clown semblait attendre une réponse. Ne sachant trop que faire, elle prit une profonde inspiration, et lentement, les yeux mi-clos pour prendre un air à la fois soumis et intelligent, elle vida ses poumons en faisant voler les cheveux du prêtre.

L'autre paru satisfait et s'effaça pour s'adresser au fidèle suivant.

Rosa avait raison, c'est vraiment du vent !

Le Grand Moldaviste célébra le culte oecuménique avec faste, puis il exhorta l'assemblée à suivre le troupeau que les généreux bergers mèneraient vers un avenir radieux. En sortant, Césarine saisit entre les dents la pastille blanchâtre que l'officiant lui glissait dans la bouche, mais comme le lui avait appris Rosa, elle le coinça dans un repli de sa gorge afin de ne pas l'avaler. Elle avait dû le faire correctement car le milicien chargé de vérifier l'absorption de la drogue crut intelligent de lui faire des compliments sur l'éclat de ses dents et le joli rose de sa lnette.

Elle retrouva son amie sur le parvis d'en face et elles allèrent ensemble recracher discrètement leur dose de psycho-aliénant. Rosa en profita pour l'informer que le contact avait été pris au plus haut niveau et qu'elle pourrait repartir le lendemain matin, aussitôt après l'entrevue. Flap-Flap crut percevoir comme un regret dans le timbre de la voix.

Elles finirent l'après-midi sur la terrasse de l'immeuble, chaudement emmitouflées dans la même couverture, à discuter en regardant descendre le soleil sur Paris. En hauteur et en plein air, Césarine souffrait un peu moins de ne pas voler depuis presque deux jours.

Elle n'eurent pas trop de ces quelques heures pour essayer de comprendre ce qui faisait le quotidien de l'autre. Comment imaginer cette vie secrète, ces escapades nocturnes sous la terre, cette maîtrise de la liberté à la barbe de l'autorité omniprésente.

Comment à l'inverse concevoir cette existence où la liberté et l'oppression viennent du même ciel.

Le couvre-feu venait de sonner. Les deux filles reprirent le petit escalier qui conduisait au vingt-neuvième étage où elle devaient reprendre l'ascenseur. Rosa prit bien soin de remettre en état les scellés qui interdisait l'accès au toit de l'immeuble, puis elles descendirent prendre leur dernier repas en commun.

Archi les avait précédées et elle trouvèrent leur assiette sur une petite table à l'écart. A la vue du bouquet de fleurs qui trônait au milieu des couverts, Rosa prit une mine inquiète et étonnée.

- Pas de panique, je les avais cachées pendant la perquisition.
- Per-qui-si-tion ?
- Oui, pendant l'Office, il fouillent tous les bâtiments. Sont pas très futés...

Rosa lui confia qu'Archibald non plus ne se rendait jamais au cultuaire. De toute façon, il était recherché en permanence. Les miliciens en avaient la frousse, et les gendarmes préféraient tourner la tête plutôt que de le rencontrer. Sa dernière arrestation remontait au mois de mai vingt-huit et la caserne dans laquelle ils l'avaient mis au secret avait sauté la troisième nuit ne laissant que deux survivants parmi les trois cents gendarmes. L'incitation religieuse se retournait contre l'opresseur et les forces de l'ordre lui attribuaient des qualités divines.

Sur le pas de la porte, les deux filles ne parvenaient pas à se quitter. Elles avaient l'une et l'autre conscience qu'elles ne se reverraient sans doute jamais. Archi devait prendre Césarine à cinq heures pour l'emmener au ministère et de là, elle reprendrait son voyage pour la République.

Flap-Flap recula dans l'embrasure de la porte et laissa son ombre se couler derrière elle. Aucune des deux ne sut redire exactement par la suite ce qui s'était effectivement passé. Césarine se souvint seulement qu'elle eut une brève pensée pour Robert-Pierre quand Rosa l'embrassa et que les derniers mots qu'elle entendit, beaucoup plus tard, pas très loin de l'heure à laquelle elle devait se réveiller furent :

- Embrasse pour moi Fabien, il y a si longtemps que je n'ai pas vu mon frère.

Quand Archibald vint la chercher, elle dormait encore, toute engourdie des étreintes de la nuit, mais elle était seule dans le grand lit.

La salle de restaurant était déserte et son compagnon pour une fois n'était pas bavard. Ils avalèrent rapidement une petite collation et se mirent en route. Ils arrivèrent au ministère un peu avant six heures.

La patrouille chargée de les contrôler avait un comportement singulier. Archi lui même ne semblait pas être comme à l'accoutumé. Il n'y avait aucun antagonisme et chacun guettait le danger à l'extérieur. Finalement, un petit gnome les fit entrer et les promena à travers le couloirs. Césarine ne cessait de bailler et le larbin n'en croyait pas ses oreilles quand Archi lui expliquait que c'était une forme de yoga que les républicains avaient mis au point.

Il les fit entrer dans une immense salle d'attente qui malgré ses dimensions gigantesques ne possédait que deux fauteuils. Césarine fut très contrariée de ne pas pouvoir les essayer à cause du petit homme qui venait d'ouvrir le double battant à l'autre bout de la pièce. Il lui rappelait quelqu'un, mais qui ? Crâne dégarni, petite barbe pointue et l'œil perçant il semblait avoir un bon siècle de retard. En tout cas, il n'avait pas l'air d'un larbin, lui.

- Entrez, entrez, le temps presse !
- Monsieur le Ministre, ...
- Bon, on laisse tomber le Ministre et on va au fait !
- Césarine, je te présente Lénine. Ministre de l'emploi et des transports, dernier représentant vivant et libre d'un parti politique désormais interdit puisque ne pouvant se référer à une quelconque O.R.. Roi de la dialectique et de l'embrouille, en quelque sorte, le seul porte-parole autorisé de la Révolution. Bref, tu peux lui faire confiance, sauf si tu le croises seule dans un coin sombre...
- Archi ! ça suffit ! Notre amie n'a cure de tes élucubrations. Son train part dans moins d'une heure. Alors ?
- Eh bien, Monsieur... heu, le Lénine, la République des Oiseaux est en grand danger. Officiellement, hormis les survols de reconnaissance, il n'y a aucune intervention sur le territoire, et les accords de Issoire sont respectés à la lettre... Dans les faits, les patrouilles hélicoptères sont lourdement armées et il est pratiquement impossible de se déplacer, que ce soit au sol ou par les airs. Nombre de nos concitoyens disparaissent lors de raids éclairs. L'approvisionnement dans les villes limitrophes est devenu pratiquement impossible...

D'autre part, il nous semble inquiétant que TOUS les pilotes abattus soient systématiquement éliminés. Ceux que nous avons rendus sont tous morts par accident dans la journée qui suivait leur retour.

- Je sais, j'ai perdu un fils le mois dernier.

L'homme semblait soudain beaucoup plus vieux. Il fit le tour du bureau et vint s'asseoir près d'eux.

J'ai essayé de faire mener une enquête parallèle, mais la seule chose qui m'ait été rapportée c'est qu'il menait une opération de cartographie en lisière du Gévaudan quand il a été attaqué par toute une escadrille équipée de roquettes à déflagration. Les corps et les morceaux de l'appareil ont été dispersés sur plusieurs hectares de forêt inaccessible, on n'a rien retrouvé. Il avait tout juste vingt-cinq ans, il s'appelait Fabien.

- Fabien ?
- Tu en as entendu parler ?
- Oui... je... c'est moi qui... enfin, je...

Flap-Flap avait des larmes plein les yeux et son esprit se brouillait. Elle n'arrivait pas à rassembler ses idées devant la souffrance de cet homme. Elle mobilisa tout ce qu'il lui restait d'énergie et aboya :

- C'est lui qui m'envoie... il ne m'avait pas dit... C'est moi qui l'ai vaché, mais ce sont eux qui l'ont mitraillé après le crash.
- Alors, il est vivant ? Mais pourquoi ne m'a t-il rien dit ?
- Il nous a expliqué que si cela était révélé, personne dans son entourage ne serait plus en sécurité.

L'homme s'était ressaisi, et son esprit fonctionnait à toute vitesse.

- Archi, tu contactes le Conseil de la Révolution et tu leur dis que je fais une intervention au Parlement dès ce soir. On leur met la presse sur le dos... on ne va pas les laisser recommencer comme pour la Grande Communauté de Lorraine. Cette fois, on ne pourra pas dire qu'on ne savait pas.
- Flapine, tu rentres immédiatement et tu assures la République de mon soutien. Dis leur que je leur envoie d'ici deux jours une équipe de télévision fiable. Il faudra aider les gars à faire des images qui parlent.

La machine était lancée et rien ne semblait plus pouvoir arrêter le petit homme qui jouait du téléphone, sortait du lit ses chefs de cabinet et ne les voyait déjà plus.

Archibald la saisit par le coude, et l'entraîna vers la sortie.

- T'entends ?
- Non, quoi ?
- Ca tremble déjà dans les chaumières. Il es redoutable... Tu as été parfaite. L'Ancêtre sera fier de toi.
- Oh, ça m'étonnerait qu'il dise quoi que ce soit !
- Hé, de sa part, c'est déjà beaucoup !
- Flapine !

Elle se retourna et braqua sur celui qui venait de l'interpeller un regard qui lançait des éclairs.

- Césarine !... ou Flap-Flap si vous préférez !
- Césarine, encore merci !

Puis le ministre reprit sa fébrile occupation et ils retrouvèrent dans la rue la camionnette d'Archibald. Il ne leur restait que douze minutes pour rejoindre les voies ferrées, quelque part derrière Bercy.

Le barbu hirsute arrêta son véhicule devant un portail fermé par un cadenas. Il descendit et invita Césarine à le suivre. De sa poche, il tira une sorte de démonte-pneu articulé qu'il introduisit dans la chaîne en décrivant un bref arc de cercle. Il n'y eut aucune résistance du métal, pas plus que n'en opposa le milicien accouru sur le champ lorsque son visage inaugura une autre fonction de l'outil.

La voie était libre. Ils eurent vite fait d'identifier le wagon bâché vu qu'il n'y en avait pas d'autre de ce type. Archibald la hissa sous la toile, non sans l'avoir longuement serrée dans ses bras et lui avoir fait multe recommandations.

- Archi, dis leur que je les aime.

A quelques dizaines de mètres, le convoi manœuvrait bruyamment.

Césarine attendit sans bouger, allongée sur le plancher que le choc lui indique l'arrimage du train. Tout doucement, ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité et c'est en devinant la silhouette de sa machine qu'elle s'endormit profondément dans un sommeil peuplé de tendresse et d'amitié.